Critique des traductions en classe : humour et ironie

Jacek PLECIŃSKI*

Key-words: *student's translation, professional translation, humour, irony, criticism, nit-picking, lack of understanding, false friends, idioms, A, B, C languages*

Récemment, dans l'une des grandes universités polonaises, au Département de formation de maîtres de langues vivantes, nous avons lu une pancarte adressée aux étudiants, futurs professeurs de français. Nous citons de mémoire, sauf pour le fragment souligné que nous reproduisons textuellement :

> L'examen de ... [grammaire descriptive du français, par exemple], prévu pour le ... [date], aura lieu *dans le délai tardif.*

De toute évidence, cette phrase est le résultat d'une mauvaise traduction mentale mot à mot du polonais, puisqu'en français le texte aurait dû informer que l'examen en question « aura lieu plus tard », sinon, dans un style plus officiel, « ultérieurement ». (« Par suite d'encombrement, votre demande ne peut aboutir. Veuillez appeler ultérieurement », nous disait le répondeur automatique au début 1991, quand nous avons essayé une bonne trentaine de fois d'appeler un numéro en Pologne à partir de Paris). Le caractère fautif de l'annonce citée se laisse caractériser en plusieurs points, trois pour le moins :

1. Contrairement à ce que semble supposer l'auteur du texte, l'adjectif *tardif* jouit d'une acception bien plus restreinte que l'adjectif polonais *późniejszy* ('qui a lieu plus tard') ; en classe, aux travaux pratiques de traduction, la chose se laisse expliquer sans trop de problèmes.

2. Bien plus grave est l'emploi tout à fait incorrect de l'article défini devant le substantif *délai*, chose courante ches les apprenants polonais en général, notre langue étant totalement dépourvue de catégorie grammaticale : article. Nous autres Polonais, comme d'ailleurs d'autres Slaves (les Bulgares et Macédoniens font ici exception), avons donc tendance à traiter l'article défini comme partie intégrante du nom et d'en abuser au détriment de l'article indéfini et de l'article zéro. Évidemment, comme l'auteur de la pancarte est un professeur de français, la faute incriminée n'est pas pardonnable. *Difficile est satiram non scribere,* si l'on veut faire de l'ironie méchante...

* Ecole Supérieure de Langues Vivantes (WSF), Wrocław, Pologne.

„Philologica Jassyensia", an XII, nr. 1 (23), 2016, p. 233–240

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

3. Enfin, la traduction n'est pas satisfaisante au niveau du message : au lieu de reproduire un texte français prêt-à-porter (voir celui enregistré par le répondeur) en l'adaptant à la situation, l'auteur a procédé selon le principe de *traduction syntagmatique* du polonais, méthode que nous appelons personnellement « grains de chapelet ».

Bien sûr, la critique du texte de notre pancarte doit prendre en considération le niveau de connaissances, réelles ou supposées, de celui qui l'a écrit et affiché. S'il s'agissait d'une personne ayant le statut d'apprenant (élève, étudiant), l'ironie méchante (serait-ce un pléonasme ?[1]) nous semblerait déplacée. La situation n'est pas la même si l'auteur du texte est un professeur de français, donc un puits de science pour les apprenants, et c'est bien le cas. De l'autre part, bien que l'adage dise : *Verba volant, scripta manent* (la pancarte peut être enlevée par un étudiant mal intentionné qui voudra mettre en évidence la nullité de l'enseignant en matière de français), elle est de par sa nature une feuille volante non destinée à être gardée pour la postérité, un texte entre l'oral et l'écrit. La bévue serait sans doute plus grave si elle faisait apparition dans un texte publié, dans une traduction concoctée par un traducteur professionnel. Nous ne sommes pas trop indulgents envers les traducteurs d'ouvrages publiés et un passage en français comme celui que nous venons d'évoquer nous semble discréditer le traducteur.

Selon la terminologie établie en traductologie, notre exemple relève du *thème,* traduction de la langue maternelle vers une langue étrangère, en l'occurrence du polonais vers le français. A partir de maintenant nous allons « virer la casquette » pour ne parler que de *versions*, traductions d'une langue étrangère vers la langue maternelle, une *version* étant généralement perçue comme plus facile qu'un thème, et ceci sous maints aspects.

Un professeur de langues qui s'occupe de traductions doté d'un penchant vers le ludique doit constamment faire attention en classe. Il se pose constamment des questions comme : « Puis-je me piquer d'esprit en tant que prof ? » ou « Suis-je censé faire de l'esprit à jeu continu ? » Il y a un rapport entre les tentatives du professeur de le faire de l'humour et le niveau de ses étudiants ; quelqu'un a dit : l'humour amorce un conflit. En règle générale, les étudiants faibles n'aiment pas l'humour en classe : ils subodorent, à tort ou à raison, que c'est à leur dépens, voire contre eux, ils préfèrent que l'ambiance reste toujours sérieuse, ils regardent le prof de travers comme s'ils voulaient dire : Pas de blagues, hein ! Tout au contraire, les étudiants « forts en thème » apprécient l'humour, et s'ils sont forts en tant que groupe, on se tord parfois de rire en classe ou on se roule par terre (cela nous est arrivé). L'auteur de ces lignes, en tant que membre du CORHUM (L'association pour le développement des recherches sur le Comique, le Rire et l'Humour), aime l'humour et l'ironie en général, cependant il s'efforce constamment de canaliser ses préférences vers deux directions qu'il ne faut pas confondre : humour bienveillant et débonnaire à l'adresse des élèves et ironie parfois mordante à l'adresse de textes publiés truffés de bêtises. En fait, les étudiants ne sont que des apprentis traducteurs dont les tentatives peuvent encore laisser à désirer ; les traductions une fois publiées doivent être exemptes de mégardes et inadvertances, sans parler de fautes grossières.

[1] Voir certains travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni sur l'ironie, et surtout Kerbrat-Orecchioni 1983.

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

Y a-t-il pourtant des traducteurs qui n'ont jamais commis d'erreurs ? S'il nous est parfois difficile de *satiram non scribere* contre les étudiants, il nous arrive – pour équilibrer et pour détendre l'atmosphère – d'évoquer nos propres bévues en matière de traduction. Elles ne sont pas, touchons du bois, nombreuses ; voici deux cas emblématiques. Dans *L'Homme qui devint Dieu* de Gerald Messadié[2] il est question d'une ville de Palestine appelée Césarée Philippine, ce qui doit être rendu en polonais par *Cezarea Filipowa*. Nous avons traduit ce nom en *Cezarea Filipińska*, ce qui a bien amusé le rédacteur : « Elle se trouve aux Philippines, votre Césarée ! » a-t-il dit et nous avons bien ri tous les deux. En second lieu, notre bévue a bien vu le jour sans être détectée par la rédaction. Nous avons traduit du roumain en polonais une anthologie d'essais sur l'histoire roumaine où il a été question d'un hospodar valaque (et plus tard moldave) du XVIIe siècle, Vasile Lupu. Nous l'avons appelé en polonais *Bazyli Wilk* sans vérifier, comme si *Lupu* 'loup' était un surnom, en traduisant le prénom également ; pourtant il existait déjà des noms de familles nobles dans les pays roumains du XVIIe, donc le nom *Vasile Lupu* aurait dû rester inchangé.

Les deux exemples cités sont des résultats fâcheux de notre paresse, puisqu'il aurait fallu se documenter. Mais un traducteur peut produire un fatras malgré ses efforts d'éviter des erreurs, si les sources de documentation sont absentes ou difficilement accessibles. Tel a été le cas de la traduction polonaise du roumain d'un roman « réaliste socialiste » *Desculţ* (« Va-nu-pieds », pol. *Bosy*) de Zaharia Stancu (Stancu 1951)[3], effectuée vers la fin des années quarante du siècle dernier, à l'époque où aucun dictionnaire roumain-polonais n'existait encore et où la Pologne manquait de traducteurs vraiment compétents du roumain. Les traductrices dudit roman ont été sans doute, en pleine période stalinienne, obligées à faire ce boulot et elles ont fait des efforts considérables pour être à la hauteur. De nos jours, à l'atelier traduction, nous portons aux nues certaines tentatives intelligentes quoique désespérées des traductrices, tout en raillant leurs carences qui conduisent fréquemment à des solutions qui prêtent à rire. Voici un échantillon d'exemples puisés dans plusieurs centaines (mais oui!). Un homme *ciung* 'manchot' devient *kulawy* 'boîteux' en traduction polonaise, puisqu'il était victime d'une déficience physique. *Undrea* 'poinçon' devient 'poignard' sans doute grâce au trait sémantique 'objet pointu'. Le syntagme nominal *hoit de cal* 'charogne de cheval' devient 'fumier de cheval', puisqu'il s'agit dans le texte de quelque chose qui pue. *Mogâldeaţă* 'corps difforme et obèse' devient 'meule de foin' vu l'aspect physique apparenté des deux objets et, qui pis est, la traduction peut aller dans le sens tout à fait contraire à celui de l'original si les traductrices devinent mal les intentions de l'auteur. Ainsi *magaoaie* 'épouvantail' selon les dictionnaires, terme désignant dans le texte du roman incriminé « une jeune mariée à l'aspect peu désirable », est traduit par 'bonne fée' : tout de même, il s'agit de la mariée...

Passons maintenant en revue les fautes les plus fréquentes et caractéristiques qui nous font rire en matière de traduction. Leur écrasante majorité se laisse classer

[2] Nous avons traduit ce livre en polonais dans les années 1990 ; il n'est toujours pas publié. (Édition originale : Laffont, Paris 1988).

[3] Pour le texte original du roman Zaharia Stancu, *Desculţ*, édition consultée: Bucarest, Cartea Românească, 1971.

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

dans quatre catégories : incompréhension du texte, faux amis du traducteur, phraséologie et éléments de langue et culture C.

L'incompréhension du texte, surtout au niveau lexical (bien plus qu'au niveau syntaxique) est le résultat des carences du traducteur quant à la connaissance de la langue source, de l'érudition insuffisante et de sa paresse qui le détourne des dictionnaires ou encyclopédies facilement accessibles, dont électroniques. Dans la traduction polonaise d'un roman du Prix Nobel péruvien Mário Vargas Llosa, *El Paraíso en la otra esquina* (Vargas Llosa 2003), lorsque l'action se déroule à Tahiti au XIXe siècle (à partir de 1835), le mot espagnol *coche* 'voiture' (à cheval sans doute, vu l'époque) devient en polonais *samochód* '(voiture) automobile' (en polonais il y a deux mots distincts). Dans le livre *Dans le secret des princes* traduit en polonais, des *mausers 14–18* 'fusils employés pendant la Ie guerre mondiale' sont appelés *mauzery typu 14–18* '*mausers type...*' : la traductrice a dû vaguement entendu parler de calibre sans comprendre la question et sans même savoir employer le terme. Pour employer un terme plus branché en traductologie, c'est le manque de bagage cognitif qui lui a fait défaut.

Quant aux carences en matière de syntaxe qui sont à l'origine, inéluctablement, de quelque fatras hilarant, elles sont un problème strictement linguistique concernant les deux langues, la langue source et la langue d'arrivée, donc au lieu de citer des exemples, nous préférons envoyer nos lecteurs à l'un de nos articles (Pleciński 2002). En grandes lignes, l'incompréhension du texte au niveau de syntaxe par le traducteur conduit à un faux sens, à un sens contraire au sens voulu (rarement) ou à un non-sens (charabia). Il faut cependant reconnaître que ce type de fautes est assez rare dans les traductions imprimées ; extrêmement fréquent en cours pratiques de traduction, il prête l'enseignant à railler et à vexer ses élèves. Si nous nous abstenons de citer des exemples, c'est qu'il faudrait retraduire des phrases entières en charabia pseudo-français à partir de la mauvaise traduction polonaise.

Introduite pour la première fois en France vers la fin des années vingt du XXe siècle, la notion de *faux ami du traducteur* a été traduite dans plusieurs langues et a fait carrière en traductologie. Plusieurs dictionnaires bilingues de faux amis ont été publiés au cours des dernières vingt années ; nous sommes aussi auteur d'un *Dictionnaire français et polonais de faux amis* de quelques 500 pages qui attend la publication. Le terme en question est, ne fût-ce d'une façon intuitive, compris par tout le monde ; nous allons lui donner l'acception définie en ces termes par les auteurs canadiens devenus des classiques :

> Mots qui, d'une langue à l'autre, semblent avoir le même sens parce qu'ils *sont de même origine* [c'est nous qui soulignons] mais qui ont en fait des sens différents par suite d'une évolution séparée (Vinay et Darbelnet 1984 :9).

Citons quelques exemples flagrants. Tout d'abord il y a des centaines de cas lexicaux notoires entre n'importe quelle paire de langues d'Europe, exemples que tout apprenti traducteur doit apprendre par coeur. Lorsqu'une faute de ce genre apparaît dans un texte imprimé, il y a matière à rire. Citons *gymnase* 'salle destinée aux exercices du corps' et *gimnazjum* '(en polonais) collège (de nos jours) ou lycée (avant 1939)', *président* et *prezydent* '(en polonais) Président de la République, exclusivement'. De l'autre côté, on trouve des exemples de faux amis qui semblent

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

être des hapax. Dans la traduction polonaise de *Dans le secret des princes* (Ockrent, Marenches 1992) qui est d'ailleurs un véritable festival d'incompétence en matière de traduction), lorsque le chef des services secrets français s'adresse au shah d'Iran (*Sire...* dans le texte), la traductrice n'a trouvé mieux que *sir*, et voilà le monarque transformé en noble ou officier britannique. La paresse (fatuité ? fausse assurance ?) des traducteurs est capable de ranger certains noms géographiques parmi les faux amis également : *Vienne* ne se trouve presque jamais en France et doit devenir en polonais *Wiedeń* 'capitale d'Autriche', sans parler de paronymes géographiques : *Pays de Galles* traduit par *Galia* 'Gaule' voire *Galicja* 'Galicie', *Pays Bas – Kraj Basków* 'Pays Basque' etc.

A l'intersection des deux phénomènes : faux amis (au sens psychologique et non phonétique cette fois-ci) et phraséologie, on peut remarquer des erreurs assez particulières. Les faux amis ne sont pas ici des occidentalismes, mais des mots-clés d'un idiotisme, des mots dont le sens autonome et le sens imbriqué sont différents. Lorsqu'un traducteur ne connaît que le sens non-idiomatique d'un tel mot, le résultat de son intervention ne peut être qu'hilarant. Voici deux exemples filmiques (sous-titrage de films français en polonais) : lorsqu'un adjudant dit à un soldat balourd : « Soldat Bidule, ça va être ta fête ! » ('tu l'auras dans l'os') et que le traducteur ne connaît que le mot *fête* et, pire encore, ne voit guère que la phrase à traduire n'a aucune connotation positive, la bévue est certaine[4]. La « fausse amitié » peut se situer aussi au niveau de tout une unité phraséologique : le film *Une femme entre chien et loup* a passé à une chaîne de télévision polonaise sous le titre traduit au pied de la lettre. En tant que professeur de français, nous sommes scandalisé plutôt par les connaissances du « fauteur » en matière d'emploi de l'article que par son ignorance de l'idiotisme en question.

Si nous appelons *langue A* celle de l'original et *langue B* celle de la traduction, ce qui apparaît dans le texte sans appartenir à la langue A, nous allons l'appeler éléments de langue C – langue autre que les deux premières, ou plutôt langues autres... (un cas tout à fait à part est quand la langue C est justement la langue B, ce qui ne sera pas l'objet de notre réflexion). Nous personnellement consacrons beaucoup de temps aux éléments de la langue C – qui véhiculent les données de langues C dans les textes à traduire – en ateliers de traduction, puisque nous disposons d'un vaste dossier de traductions erronées dans ce domaine. Les maisons d'édition polonaises, et peut-être non seulement, confient des traductions, disons à titre d'exemple, de l'anglais en polonais, nécessitant des connaissances en matière de langue et « culture » (histoire, littérature etc.) françaises, à des personnes qui n'en possèdent point ; lorsque leur manque de connaissances s'associe à l'insouciance, pour ne pas répéter le mot *paresse*, les effets sont à prévoir sans trop de perspicacité. Les fautes concernant, disons pour abréger, « la langue C », abondent dans des textes publiés de tout acabit, en commençant par la littérature de divertissement jusque dans des essais et des traités savants. Plusieurs récits comiques de Stephen Clarke (Clarke 2006, à titre d'exemple : *A Year in the Merde*) sur la France et les Français ont été traduits en polonais (comme d'ailleurs en

[4] Nous citons de mémoire. Il s'agit d'un film de la série *La cinquième compagnie* ; la même erreur apparaît dans le sous-titrage du film *La Femme flic*, avec Miou-Miou.

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

français !) : certains inadvertances concernant le français-langue C qui se font repérer en version polonaise émanent des traducteurs, d'autres ont été faites par l'auteur lui-même et répétées telles quelles par les traducteurs. Si l'on parle du vin blanc en provenance de *Loire Valley*, comme si la Vallée de la Loire était une contrée située quelque part outre-Manche, la faute incombe au traducteur et à lui seul, mais si *un demi* devient en polonais *une chopine*, une « petite dose » de bière, c'est que l'auteur lui-même explique le terme français de cette manière-ci. L'« autrice » suédoise Bodil Malmsten (Malmsten 2007) parle dans son récit de *saules pleureuses* qui y poussent et, évidemment, les saules restent de genre féminin en traduction polonaise.

Mais le problème des éléments C est bien plus grave dans le cas de livres savants. Là, les fautes de traduction concernent le plus souvent les noms propres (anthroponymes et noms géographiques) et termes historiques, mois fréquemment de simples appellatifs. Si le traducteur connaît mal les noms de villes en Europe dans les langues d'Europe, le terme *Londres* dans un texte français, espagnol ou portugais sera pour lui un nom de quelque bled français etc. qu'il fera passer en polonais tel quel au lieu d'employer l'équivalent polonais *Londyn.* De plus, la méconnaissance du signifié de la part du traducteur conduit maintes fois à des situations où il prend un toponyme pour un nom de personne ou inversement. Nous pensons ici aux langues romanes (le roumain fait ici exception) où toponymes et anthroponymes font leur apparition dans des syntagmes : N + Prép. *de* (ital. *di*) + Nom propre, par exemple :

fr. (la) campagne de Gallipoli (en Turquie)
(les) oeufs de Fabergé (bijoutier suisse)
nonce d'Espagne
ital. Torre dei Clerici [*dei* = Prép. *di* + Art.déf. *i*]
port. Torre dos Clérigos [dans la ville de Porto]

Nous disposons des traductions imprimées où *Gallipoli* est interpreté comme nom de personne, *Fabergé* – comme nom géographique, *clérigos* 'séminaristes', dans un texte italien : *clerici* – comme nom géographique également. *Espagne* comme tel n'induit pas en erreur, mais l'ignorance du terme *nonce* suivi de la préposition *de* dans le contexte – si : ainsi le syntagme cité devient en polonais *nuncjusz hiszpański* 'ambassadeur d'Espagne' au lieu de *nuncjusz (papieski) w Hiszpanii.* De telles mégardes se font voir, à titre d'exemple, dans un ouvrage de Robert Conquest traduit en polonais (Conquest 2002), dans la traduction polonaise de *Guns in August*, de Barbara W. Tuchman (Tuchman 1984), où la langue C est le français, puisque cet ouvrage traite de la France en août 1914. S'il fallait indiquer un livre qui soit un festival d'incompétence du traducteur, nous pourrions opter pour la traduction polonaise de *Stalinism for All Seasons*, ouvrage écrit par l'ex-dissident roumain Vladimir Tismăneanu (Tismăneanu 2010) en anglais, dans lequel le roumain et la Roumanie sont la langue et la civilisation C. Dans ce livre-ci, des hommes deviennent femmes et des femmes deviennent hommes, puisque le traducteur ne se donne pas la peine de se documenter sur les prénoms ; mais l'apothéose est un fragment dans lequel *Sfatul Ţării*, litt. Conseil du Pays – 'Conseil National' (ce terme roumain laissé tel quel dans le texte anglais désigne l'Assemblée de Bessarabie en 1918) a été compris par le disciple de St. Jérôme comme un nom

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

précédé de prénom. Pourtant, on peut éviter qu'un livre, dans lequel C est une langue rare comme le roumain, soit un tel bêtisier. La maison Universitas de Cracovie a chargé de la traduction de *Cioran, Eliade, Ionesco* d'Alexandra Laignel-Lavastine, M. Ireneusz Kania, qui connaît très bien le roumain et sait même corriger l'autrice à coups de notes en bas de page.

Cette poignée d'exemples sont censés montrer que les insuffisances et les fautes de traduction, indépendamment de leur cause et origine, véhiculent un potentiel comique et ridiculisent le traducteur.

Les carences intellectuelles de l'auteur d'une oeuvre originale nous incitent en règle générale à le critiquer sérieusement, voire sévèrement, mais sans raillerie. Dans le cas de textes traduits, les carences dans le domaine de connaissances langagières et dans celui de l'érudition poussent le lecteur à exposer le traducteur à la risée. Plus graves sont les résultats de telles carences, plus mordante et dévastatrice peut devenir l'ironie. A notre avis, mieux vaut ne pas exagérer, ne pas trop abuser de l'humour méchant lorsqu'il est encore temps, c'est à dire quand la traduction n'est pas (encore) publiée, et d'autant moins quand elle n'est qu'un exercice non destiné à la publication. Professeurs de tout genre de traduction, ne décourageons pas les apprentis pendant nos cours, ateliers, travaux pratiques, gardons notre venin pour mordre ce qui devient public.

Bibliographie

Sources

Clarke 2006 : Stephen Clarke, *Merde! Rok w Paryżu* (*A Year in the Merde*), Varsovie, W.A.B.

Conquest 2002 : Robert Conquest, *Uwagi o spustoszonym stuleciu* (*Reflections on a Ravaged Century*), Poznań, Zysk i S-ka.

Malmsten 2007 : Bodil Malmsten, *Cena wody w Finistère* (*Priset pa vatten i Finistère* – « Le Prix de l'eau dans le Finistère »), Cracovie, Wydawnictwo Literackie.

Ockrent, Marenches 1992 : Christine Ockrent, Alexandre de Marenches, *Sekrety szpiegów i książąt* (*Dans le secret des princes*), Varsovie, Spotkania.

Stancu 1951 : Zaharia Stancu, *Bosy* (*Desculț* « Va-nu-pieds »), Varsovie, Czytelnik.

Tismăneanu 2010 : Vladimir Tismăneanu, *Stalinizm na każdą okazję* (*Stalinism for All Seasons*), Cracovie, Universitas.

Tuchman 1984 : Barbara W. Tuchman, *Sierpniowe salwy* (*Guns in August*), Varsovie, Czytelnik.

Vargas Llosa 2003 : Mário Vargas Llosa, *Raj tuż za rogiem* (*El paraíso en la otra esquina*), Poznań, Rebis.

Références

Kerbrat-Orecchioni 1983 : Catherine Kerbrat-Orecchioni, *Des usages comiques de l'analogie*, in « Folia Linguistica », XV/1–2, The Hague, Mouton.

Pleciński 2002 : Jacek Pleciński, *Pas de traduction sans érudition*, « *Points communs : linguistique, traductologie, glottodidactique* », sous la direction de Alicja Kacprzak, Łódź, Biblioteka, p. 199–208.

Pleciński 2006 : *Faute de langue, faute de traduction*, in « Verbum. Analecta neolatina », VIII, 2, Budapest, p. 385–390.

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)

Pleciński 2011 : *Équivalences erronées dans un dictionnaire bilingue et la qualité en traduction*, in « Studia Linguistica », V, 1, Kiev, p. 424–433.
Vinay et Darbelnet 1984 : *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Paris, Didier.

Translational Criticism in the Classroom: Humour and Irony

In the classroom and during college classes, philologists-to-be learn translating and interpreting from foreign languages into their mother tongue (*version* in French) and from their mother tongue into foreign languages (*thème*). Certainly, they do numerous errors which result mostly from: i) lack of understanding of text components, ii) literal translation of idioms, iii) linguistic and cultural incompetence, extreme as far as C language and civilisation are concerned (C stands for different than A, language of the original, and B, language of the translation). Unfortunately, a lot of so-called basic errors emerge in published works translated. In this paper, abundant examples of ridiculous mistakes in tranlsations of books from Romance languages (Romanian included) and English into Polish are quoted and discussed. Some books published can be called festivals of translational incompetence.

High school or college students do still learn their job, so teachers and lecturers should point out their mistakes, but they should not be ironic nor deride at student's work. Students are vulnerable persons, teachers may not discourage them with being venomous. On the other side, printed translations peppered with comical errors are shame and scandal in the family. The author postulates mocking them without mercy.

BDD-A24481 © 2016 Institutul de Filologie Română „A. Philippide"
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:56:10 UTC)